

ANTIRESSE

EDITION D'ÉTÉ

N° 243 | 26.7.2020

La machine à gouverner 1789-2020

Une balade chez Urbain V

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La machine à gouverner

COVID-19, LE COUP D'ÉTAT TECHNOLOGIQUE, 7 LE SPECTACLE DE L'HUMANITÉ TERRORISÉE PAR LE COVID-19 OSCILLE ENTRE LA FOLIE ET LA BÊTISE ÉPAISSE. MAIS ON PEUT LE VOIR AUSSI COMME LES PREMIERS PAS, FORCÉMENT GROTESQUES, D'UN MONSTRE ENCORE BALBUTIANT.

PRÉAMBULE: LE BAL MASQUÉ

Était-ce un rêve ou une allégorie des nouvelles et des expériences ingurgitées depuis plusieurs jours? Quoi qu'il en soit, un matin de cette semaine, au point du jour, j'ai vu une immense plaine où s'entrechoquaient des gens affublés de masques hygiéniques. Chacun essayait de vaquer à ses occupations, de se donner une contenance, mais inévitablement, il butait sur un autre humain comme sur une souche morte et, comme une souche morte, il l'écartait, pressé de retourner à son agitation solitaire. Il ne venait à l'idée de personne de s'arrêter pour relever le voisin tombé

à terre ou simplement d'engager la conversation avec lui.

Tous faisaient penser à des animaux empêtrés. Le cerf avec du barbelé pris dans les bois, la tortue qui ne peut plus retirer son cou du goulot de bouteille en plastique, le chien à qui des sales gosses ont attaché un grelot à la queue et qui tourne en rond pour essayer de l'arracher, le chevreuil portant au cuissot une flèche cassée qui le déchire de douleur en frôlant le moindre buisson. Leurs handicaps stupides, pires que de franches blessures, les rendent fous, égocentriques et méchants.

J'ai lu des dizaines de témoignages sur l'altération du compor-

tement induite par les masques. L'agressivité des «muselés» à l'égard des «réfractaires» y ressort le plus souvent, accompagnée d'un zèle délateur évoquant les heures glorieuses de l'Occupation. Avec l'inévitable pendant: la connivence soudaine et profonde entre «hérétiques». On serait surpris de découvrir combien de quidams dociles mettent *bas le masque* à la première incitation. (D'où l'urgence d'une «harmonisation» — *Gleichschaltung* — sévère des comportements, et le montant des amendes y associées.)

En second lieu, la déshumanisation rapide des rapports, comme si le masque permettait d'anonymiser la goujaterie. Là encore, des témoignages précis, cinématographiques... Si l'expérience devait se poursuivre, la muselière en cuir remplacerait logiquement le bout de tissu.

Des phénomènes collatéraux, aussi, mais qui pour certaines personnes signifient un soudain handicap. Une amie s'est ainsi rendu compte qu'elle ne comprenait pas les gens parlant sous masque. Pas seulement parce que leur voix est étouffée: n'osant s'avouer qu'elle était dure d'oreille, elle avait pris sans s'en rendre compte l'habitude de lire sur les lèvres. Quelques journaux ont pris la peine de s'enquérir du sort des sourds-muets. Je vous épargne le chagrin d'un résumé.

Bref, avant d'être quoi que ce soit d'autre dans la société de la mi-2020 en Europe, et, quelles que soient les circonstances où l'on se trouve, on est *d'abord* un porteur de masque. Il

m'était particulièrement cocasse de voir des chefs d'État et des ministres faire les «premiers de classe» en arborant les bâillons réglementaires en public. Quand ces bavards professionnels se barrent le clapet, ils cassent leur outil de travail. C'est comme si des pilotes se mettaient un bandeau sur les yeux. Ils deviennent inutiles *ès fonctions*. D'aucuns diraient: ils confirment ce qu'on sait déjà...

On pourrait penser que c'est un emballement momentané, que le phénomène est transitoire. Mais l'accès de panique dure depuis trop longtemps pour être passager et l'opposition des courbes ne laisse pas présager d'une fin de bal rapide. Je veux parler de la remontée des mesures d'exception au moment même où la courbe de mortalité en cloche du covid-19, semblable à celle de toute épidémie, s'effondre jusqu'à frôler le néant^a. Mais l'assurance gourmande avec laquelle nos autorités prophétisent une «deuxième» ou une «troisième» vague à l'automne désactive totalement la réalité du terrain. Elles n'en tiennent pas davantage compte que des mises en garde de médecins et d'épidémiologistes chevronnés sur l'inutilité des masques, qu'on porte n'importe comment, et qui d'ailleurs pourraient tout aussi bien être en tricot.

Certains tacticiens de comptoir défendent une interprétation plus optimiste, selon laquelle on insiste

a. La mortalité en Suisse dans le premier semestre 2020 est officiellement dans les chiffres des cinq années précédentes, voire en-dessous.

sur ces contraintes hors de propos pour pouvoir *a posteriori* justifier des décisions ineptes — «voyez, le virus est vaincu grâce à nos mesures...» — plutôt que d'admettre que la maladie a simplement fait son bonhomme de chemin, confinement ou pas. Mais le pouvoir en est-il encore à se chercher des justifications? Voyez la Suisse: cette semaine, elle a porté de 29 à 42 la liste des pays à risque dont les revenants sont soumis à quarantaine. De ce catalogue long comme un jour sans Rochebin, on a tout de même retiré la Suède et la Biélorussie. Les deux pays d'Europe qui n'ont pas confiné sont en fin de compte plus sûrs que tant d'autres qui ont claquemuré leurs citoyens: cet autodésaveu des autorités helvétiques ne fait même pas lever un sourcil au parlement ou dans les médias de grand chemin. Ne réveillons pas les somnambules, ils risqueraient de tomber du toit.

Le scénario le plus plausible est probablement celui qu'ont déjà annoncé les médias belges: le port du masque «pourrait» rester de rigueur jusqu'à l'arrivée du vaccin. Quel vaccin? D'où? Contre quoi, si ce virus se dissipe dans la nature? N'importe. C'est le vaccin, contre le virus du printemps et peut-être celui de l'automne — pour covid-21, on vous fera un rappel. Il sera la monnaie de votre «libération»: faites-vous vacciner et vous pourrez rejeter le bâillon. Comme mentionné la semaine dernière, l'efficacité médicale de cet inévitable vaccin n'a aucune incidence et il serait d'ailleurs préférable qu'il ne contienne que du sérum

physiologique. Son utilité, comme celle de toute cette campagne, sera surtout d'ordre *vétérinaire*. Marquer le troupeau au sceau de ses propriétaires. Lequel troupeau, dans sa vaste majorité, n'y voit pas d'objection. Confirmant du même coup sa nature de troupeau. Il est donc normal de le tatouer. Il n'y a pas de troupeau sans maître.

L'ANGE DE DESCARTES

Voilà à quoi ont abouti trois mille ans de civilisation, dont trois siècles au moins d'«émancipation» rationaliste, humaniste et scientifique. La superstition scientifique est la nouvelle religion. Comme toute religion transformée en système de pouvoir, elle s'occupe moins de satisfaire ses croyants que de mater ses hérétiques. Des millions d'Européens instruits obéissent docilement à des mesures sanitaires jamais vues au nom d'une menace désormais *potentielle*, infiniment moins certaine à l'horizon du semestre que la faillite économique induite par ces mesures. Comme, à la veille de leur suicide collectif en Guyane, les disciples du pasteur Jim Jones hurlaient de joie à chaque évocation du mot «mort», ils applaudissent les restrictions qui leur ôtent leurs libertés fondamentales et feront d'eux des chômeurs à vie ou des esclaves corvéables à la carte.

Je peux avoir tort. Je l'espère plus que jamais. Et comment d'ailleurs peut-on fonder des pronostics sur un rêve? - Comme Descartes, vous répondrait Theodore Roszak. Dans la partie finale de son livre (*La Secte informa-*

tique), consacrée au «véritable art de penser», il cite cette anecdote qui est comme un caillou dans la chaussure de la si cartésienne philosophie française. La nuit du 10 novembre 1619, René Descartes, le futur père du rationalisme le plus rigoureux, vit en rêve l'Ange de la Vérité qui lui révéla un secret, le secret d'une «nouvelle méthode d'entendement et d'une nouvelle et merveilleuse science». Il en résultera, après un essai non abouti, son fameux *Discours de la Méthode*. Cette ambitieuse tentative de codification mathématique de la pensée humaine, la première en son genre et qui exercera une influence incommensurable, est donc partie non d'un développement rationnel à partir de la *tabula rasa*, du doute absolu, mais d'une intuition quasi mystique. La méthode cartésienne est donc bâtarde à son origine même. Loin de condamner, Roszak utilise cet exemple pour illustrer le mystère que représentent les idées premières, autrement dit le fondement même de la création intellectuelle.

«Nous ne savons peut-être pas comment l'esprit crée ou reçoit des idées, mais sans elles — et surtout sans ce que j'ai appelé les idées maîtresses qui renferment de grands trésors d'expérience collective — notre culture serait incroyablement maigre. Il est difficile de s'imaginer comment l'esprit pourrait fonctionner s'il n'avait de grands concepts comme la vérité, la bonté, la beauté pour éclairer son chemin.»

Ces grands concepts, c'est exactement ce que veut ignorer la pensée

utilitariste, dont la religion informatique est l'application moderne. Pour le reste, son développement mécanique, le rationalisme cartésien lui va comme un gant. Il est efficace, mais pédale sur place comme une bécane de course transformée en vélo de chambre. Où l'on retombe sur l'intuition — si arbitraire mais si vraie — de Léontiev (que Roszak n'a sans doute pas lu): le tableau d'une pensée commune, médiocre et à première vue simplement pragmatique, voire humaniste sous certains de ses aspects, mais qui aboutit directement à la *destruction universelle*. Plutôt que d'arpenter le monde avec un souffle vivant, comme l'a toujours fait la philosophie, cette pensée allait recréer un monde parallèle pour entretenir l'illusion qu'elle servait les hommes alors qu'en réalité elle s'en servait.

LA GRANDE SIMPLIFICATION

Pendant deux siècles, ainsi, l'on a préservé les apparences. On a continué d'enseigner la philosophie sous le buste de Socrate mais cette philosophie était nihiliste dans son noyau même, puisque coupée de ce mystère fondamental que sont les idées fondatrices de la civilisation. Sous des invocations abstraites de la liberté individuelle et du bien commun, les disciples de Bentham et de John Stuart Mill allaient construire un système d'exploitation de l'homme par l'homme, une humanité à deux vitesses — l'avant-garde et la masse — dont la religion marxiste serait l'une des déclinaisons.

Jusqu' alors, la pensée humaine était une constellation complexe faite de lois formelles, de concepts hérités, de dogmes, d'axiomes, d'humeurs, de croyances et d'émotions. Elle remontait de profondeurs infinies où la logique carrée des mathématiques ne pénétrait pas. La philosophie utilitariste allait y mettre bon ordre, en posant très tôt comme axiome que l'esprit humain n'était au fond qu'une machine plus perfectionnée, qu'il suffisait pour la reproduire de multiplier et d'affiner les rouages. La science informatique allait s'engouffrer dans la brèche. L'idée de l'intelligence artificielle est née au croisement d'une percée technologique admirable et d'une idée sordidement plate de l'être humain.

PASSATION DE POUVOIRS

Pour un usage humain de l'être humain. Tel est le titre d'un ouvrage ahurissant du père de la théorie cybernétique. Dans ces heureuses années 50, Norbert Wiener avait entrevu les perspectives de l'automatisation dans tous les secteurs de la vie humaine, et essentiellement du travail. Par idéalisme sincère ou par diversion, il avait développé une réflexion sur les bienfaits de cette nouvelle révolution. En libérant les hommes des travaux routiniers, elle leur laisserait, pensait-il, plus de temps pour la culture et les arts. On peut y lire des passages d'un optimisme inquiétant, telle cette esquisse précoce d'une gestion intégrale de la société par la modélisation informatique:

Ne peut-on pas imaginer une machine pour collecter tel ou tel type d'information, comme par exemple des informations sur la production et le marché, puis pour déterminer en fonction de la psychologie moyenne des êtres humains et des quantités qu'il est possible de mesurer dans un cas déterminé, quelle serait l'évolution la plus probable de la situation? Ne peut-on même pas concevoir un appareil d'État couvrant tous les systèmes de décisions politiques? On peut rêver du temps où la *machine à gouverner* (en français dans le texte, note SD) pourrait venir suppléer — en bien ou en mal — à l'insuffisance actuelle évidente du cerveau lorsque celui-ci est concerné par la machinerie habituelle de la politique. (Norbert Wiener, *The Human Use of Human Beings*, pp. 178-180)

Il fallait une puissante dose d'inconscience, au sortir de la XXe guerre mondiale, pour ne pas voir que la technologie ne «pacifiait» en rien la société ni ne la déchargeait des tâches dégradantes. Plus exactement, il fallait vraiment se fermer les yeux pour croire un seul instant que les dividendes de la révolution technologique seraient démocratiquement répartis entre tous plutôt que de constituer un levier d'enrichissement supplémentaire pour les investisseurs. Une génération plus tôt, pourtant, le génial Nikola Tesla en avait fait l'expérience amère en se voyant couper brutalement les crédits par son mécène George Westinghouse après qu'il lui eut annoncé être sur le point de découvrir une source d'énergie inépuisable et gratuite pour tous.

Et C. S. Lewis, dans *l'Abolition de l'Homme* (1943), avait déjà montré comment les grandes innovations techniques comme la TSF ou les bas nylon ne «libéraient» que ceux qui en détenaient les clefs — et *enchaînaient* au contraire les consommateurs passifs et dépendants de ces prodiges.

N'importe: dès cette anticipation précoce et touchante, l'idée fait son chemin d'une délégation de la *gestion* de la société aux technostructures. Autrement dit d'un transfert du pouvoir de décision de la *politique*, humaine, concrète et incarnée, à la *science* abstraite. Avec, en passant, ce tour de passe-passe consistant à laisser croire que la *Machine à gouverner* serait indépendante de ses concepteurs et de ses propriétaires. Les industriels et les investisseurs ne seraient pas les seuls à y trouver leur compte. Les politiques aussi, en pouvant enfin justifier leurs décisions par l'autorité objective et imparable de la machine. Ce qu'ils ne voyaient pas, avec leur myopie innée, c'est qu'ils œuvraient du même coup à leur propre obsolescence. Ainsi en est-on arrivés, un demi-siècle plus tard, à ce que les adolescents attardés de Twitter et de Facebook décident de ce qu'il est opportun ou non de dire dans la sphère publique et soient en mesure, par un infime réglage des algorithmes, d'influencer l'issue d'une élection.

CODA

Le rêve de la *machine à gouverner*, souligne Roszak, procède d'un article de foi de la tradition scientifique occidentale: «la croyance que tous les

secrets de la nature peuvent être pleinement compris par l'analyse réductrice et la modélisation mécaniste.»

En termes de recherche et de développement industriel, ce postulat a donné, incontestablement, des résultats étonnants. Passons sur l'ordinateur personnel, assistant incontournable, et parfois encombrant, de notre vie quotidienne. Organes artificiels, génie génétique, nanotechnologies — mais aussi technologies de surveillance proliférantes — et dont la prolifération n'est plus freinée par aucune de ces barrières morales, de ces «cela ne se fait pas» liée à une conception périmée de l'être humain sanctuarisé. Au contraire, la conquête finale, la pénétration dans la structure même de son cerveau, voire son remplacement, «est à l'ordre du jour de la mécanique depuis l'apparition des premiers simulateurs d'intellect grossièrement réglés au XVIIIe siècle.»

Désormais, nous annonce Theodore Roszak à l'aube des années 1990 (!), l'alliance de la philosophie utilitariste anglo-saxonne et de la maturation technologique a donné lieu à un mode de pensée spécifique destiné à s'appliquer à tous les domaines de la vie humaine: *la pensée réduite au traitement de données*.

Le spectacle de l'humanité terrorisée en 2020 par le Covid-19 oscille entre la folie et la bêtise épaisse. Mais on peut le voir aussi comme les premiers pas, forcément grotesques, d'une créature nouvelle, d'un monstre encore balbutiant. En réalité, il montre la *machine à gouverner* enfin

déployée dans toute la magnitude dont rêvaient ses prophètes depuis trois générations. Du melon code-barré que vous passez sans y penser au lecteur laser des caisses automatisées à l'humain qui ne pourra plus sortir sans sa puce sous-cutanée, il y a un continuum rempli dans chaque interstice par une seule et même technologie du traitement de données et du contrôle des flux. Les maîtres de cette technologie, dans leur représentation du monde inculte et mécanique, s'imaginent désormais pouvoir organiser l'humanité comme ils ont organisé leurs *parcs à serveurs*. La pandémie de peur appelée *Covid-19*, ils ont vu le choc nécessaire pour ce «reset» anthropologique.

Là où se tenaient jadis les garde-fous traditionnels — systèmes de valeurs, croyances, lois, arbitraire des souverains - il n'y a plus qu'une caste technocratique qui est le clone mental de ses propres outils. Sa capacité de raisonnement, de jugement et de décision se calque elle-même sur le mode de la modélisation gestionnaire. Ce système inepte va bien entendu s'effondrer comme s'est effondrée la réalité parallèle de la technocratie soviétique. Bien entendu, il laissera des séquelles profondes, plus profondes encore que les 75 ans de communisme en Russie. Mais n'importe quel prix à payer pour sa démolition vaudra encore mieux que sa victoire, une victoire sur la nature qui serait aussi, du même coup, une victoire sur l'homme.

Tout ceci, Theodore Roszak l'avait prédit il y a 35 ans déjà, avant même

que le mot *internet* soit sorti des souterrains du CERN:

«Mais quelle que soit l'importance des promesses de l'époque, leurs avantages ne surpasseront jamais le prix à payer. La violation de la vie privée signifie perte de liberté. La dégradation de la politique électorale signifie perte de la démocratie. La création de la machine de guerre informatisée est une menace directe pour la survie de notre espèce. Il serait réconfortant de conclure que ces dérives résultent d'un abus des possibilités de l'informatique. Mais ce sont là les objectifs fixés de longue date par ceux qui ont inventé la technologie de l'information, qui l'ont guidée et financée à chaque étape de son développement. L'ordinateur est *leur* machine, la mystique informatique est *leur* validation.»



POST-SCRIPTUM

On peut voir [sur YouTube](#) la belle figure de Theodore Roszak lui-même évoquer la *Secte informatique* au fil d'un entretien avec le psychologue Jeffrey Mishlove dans son émission «Thinking allowed» («On a le droit de penser») du 19 novembre 1986. L'entretien, quoique sans sous-titres, est mené dans un anglais très intelligible.



ENFUMAGES par Eric Werner

1789-2020, les leçons concrètes de l'histoire

SANCTIFICATION DES VOYOUS, DÉBOULONNEMENT DES VALEURS QUI FONDENT LA COLLECTIVITÉ, UN POUVOIR QUI APPELLE «INCIVILITÉS» DES ÉMEUTES MEURTRIÈRES ET CONFESSE NE PLUS VOULOIR REGARDER LA RÉALITÉ EN FACE... CELA S'EST DÉJÀ VU, CELA S'APPELLE RÉVOLUTION. OU DISSOLUTION. OU LES DEUX.

Dans son livre sur *Les Origines de la France contemporaine*, Hippolyte Taine consacre quelque 75 pages aux premiers mois de la Révolution française. Cette section du livre est intitulée «L'anarchie spontanée». Elle s'ouvre sur un rappel, celui de l'échange fameux entre Louis XVI et le duc de la Rochefoucauld-Liancourt à la nouvelle de la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789: «C'est donc une révolte, dit le roi. — Sire, répondit le duc, c'est une révolution».

Taine rappelle cet échange, mais aussitôt le corrige: «L'événement était bien plus grave encore. (...) En fait, il n'y avait plus de gouvernement; l'édifice artificiel de la société humaine s'effondrait tout entier; on rentrait dans l'état de nature. Ce n'était pas une révolution, mais une *dissolution*».

L'ÉTAT DE NATURE COMME DISSOLUTION SOCIALE

On est ici renvoyé à Hobbes, qui effectivement distingue entre l'état civil et l'état de nature. Taine interprète la Révolution française comme une dissolution de l'état civil, dissolution s'accompagnant d'un retour à l'état de nature. Il parle aussi d'effondrement: «L'édifice artificiel de la société humaine s'effondrait tout entier». Dans l'état de nature, il n'y a plus de gouvernement, et donc la violence privée se donne libre cours, rien ne lui fait plus barrage. C'est ce qui s'est passé en 1789.

Ce thème de la dissolution réapparaît un peu plus loin dans le texte:

«Par la dissolution de la société et par l'isolement des individus, chaque homme est retombé dans sa faiblesse originelle, et tout pouvoir appartient aux rassemblements temporaires qui, dans la poussière humaine, se soulèvent comme des tourbillons.»

Dans l'état de nature, le lien social se dissout et donc les individus se retrouvent isolés les uns des autres: on parlerait aujourd'hui d'*atomisation*. Ils sont comme des grains de poussière que soulève le vent, avec pour effet de les transformer en «tourbillons». Mais de tels «rassemblements» ne sont que «temporaires». Sitôt formés ils disparaissent. L'une des caractéristiques de l'état de nature est en effet son extrême instabilité. Tout est possible dans l'état de nature: tout et n'importe quoi, n'importe où et n'importe quand. C'est cela même, l'état de nature.

Les *Origines de la France contemporaine* ont été récemment rééditées dans la collection «Bouquins»: 1792 (!) pages d'une typographie serrée. Le livre est évidemment à lire (pas trop vite) de la première à la dernière page, mais ces 75 pages sur les débuts de la Révolution française (pages 315-389) sont certainement pour nous les plus «parlantes», celles le plus en rapport avec ce que nous-mêmes sommes en train de vivre aujourd'hui. C'est un tableau d'ensemble, mais en même temps extrêmement détaillé et fouillé, de la fin de l'Ancien Régime en France, de la manière dont il est, en quelque sorte, passé de vie à trépas: en fin de compte, assez rapidement. Tout s'est joué en quelques mois, on pourrait même dire quelques semaines. Or, bien évidemment, on est amené à faire des rapprochements avec d'autres épisodes de l'histoire passée et présente: les grandes invasions en 405 de notre ère, par exemple, mais aussi, plus près de nous, la Russie en 1917, l'Allemagne en 1945, le Moyen-Orient en 2020, etc.

En ce sens, ces pages ont valeur d'avertissement: «Voilà ce qui se passe en cas d'effondrement. Et donc faites attention. Ne jouez pas trop avec ces choses.» Etc. Taine ne ménage pas pour autant ses critiques à l'endroit de l'Ancien Régime. Il en discerne bien les défauts, défauts à vrai dire rédhibitoires. Il fallait le réformer, mais justement cela ne s'est pas fait. Et donc, en lieu et place, on a eu la Révolution.

On croit volontiers que la Révolution française a commencé tout gentiment, tout doucement, et que ce n'est que progressivement qu'elle a basculé, comme elle l'a fait, dans la Terreur. Mais cela, c'est la légende. Dès 1788, en fait, des émeutes éclatent un peu partout en France, émeutes qui, très vite, deviennent incontrôlables. En cette année-là, 1788, la famine règne dans le pays, et donc les boulangeries sont dévalisées. On s'en prend aussi aux «accapareurs», à ceux qui font ou sont supposés faire des réserves de nourriture. Nombre de maisons particulières sont ainsi pillées, et leurs propriétaires tués. Des expéditions sont également entreprises dans les campagnes qui sont razzées. Bref, la violence est présente dès le départ, et même la violence extrême. Violence, comme le relève Taine, se nourrissant d'elle-même, par effet d'imitation (ou de contagion): « On était parti pour avoir du pain, on finit par des meurtres et des incendies, et la sauvagerie qui se déchaîne ajoute ses violences illimitées à la révolte limitée du besoin». Lors de la prise de la Bastille, on assistera même à des scènes de cannibalisme.

LA MONTÉE DES BAS-FONDS

Taine retient également ceci: «Des bandes se forment autour de la capitale, comme dans les contrées où la société humaine n'a pas encore commencé ou a cessé d'être». C'est une autre facette encore de la réalité. A côté de ceux qui ont faim et qui, pour cette raison même, se livrent à des «visites domiciliaires», il y a aussi les bandits et les hors-la-loi, ceux qui profitent de la situation pour étendre un peu plus encore l'incendie, souvent même pour le simple plaisir de détruire: détruire pour détruire. Ils ne sont pas le peuple, mais, selon l'expression de Taine, ce qu'il y a «au-dessous du peuple». En temps normal ils se cachent, on ne les voit pas, mais dès que des troubles se font jour, à plus forte raison encore un risque d'effondrement, ils émergent. Souvent même ce sont eux qui prennent la tête de l'émeute. Ils ne sont pas le peuple, mais montrent au peuple la voie à suivre.

C'est ici, peut-être, que la comparaison avec les grandes invasions de l'an 405 trouverait sa justification. En 1791, un publiciste se rattachant au courant de pensée modéré, le Genevois Mallet du Pan, fit cette observation: «Les Huns, les Hérules, les Vandales et les Goths ne viendront ni du Nord ni de la mer Noire: ils sont au milieu de nous». Les barbares ne sont pas toujours à chercher à l'extérieur, mais parfois aussi à l'intérieur. C'est ce qu'illustre l'anarchie spontanée des années 1788-1789. On connaît la formule de Clemenceau: «La Révolution est un bloc». Cela vaut aussi pour les bandits et les hors-la-loi. De même qu'il est souvent difficile de distinguer entre invasion et criminalité (on le véri-

fie à nouveau de nos jours), il est souvent difficile de distinguer entre révolution et criminalité. En fait elles font bloc. Il y a peut-être une ligne de séparation, mais on ne sait jamais très bien par où elle passe.

Autre trait d'époque: la passivité des autorités. «Le roi a interdit toute violence, les commandants défendent aux troupes de tirer», écrit Taine. Le roi ne veut pas de violence, il n'y aura donc pas de violence, du moins pas du côté du gouvernement. Le roi ne veut pas de violence, en revanche il la subit, ce qui est normal. On ne peut pas à la fois ne pas vouloir de violence et ne pas la subir. Il faut un peu quand même la vouloir pour ne pas avoir à la subir. C'est ce que ne comprennent pas ceux qui, en toute occasion, se répandent en propos doucereux sur les voyous et les criminels. Quant à ceux qui la subissent en se laissant faire sans réagir, ils contribuent par là même à la rendre plus violente encore qu'elle ne l'est déjà. A nouveau, c'est assez normal. On n'amadoue que rarement un agresseur en cédant en permanence à ses revendications. Son agressivité s'en accroît au contraire d'autant (pour ne rien dire de son arrogance).

Les classes dirigeantes de l'époque, comme celles d'aujourd'hui, étaient peuplées de belles âmes humanitaires volontiers portées à considérer que c'est toujours l'autre qui a raison et moi qui ai tort. Or, évidemment les choses sont plus compliquées. Le roi Louis XVI l'apprendra vite à ses dépens. En politique, certaines erreurs se payent comptant, en particulier celle consistant à être dans le déni, à ne pas vouloir regarder la réalité en face.

Passager clandestin

Alain et Martine Zind: sur les chemins d'Urbain V

L'ANTIPRESSE AIME CONNAÎTRE SES LECTEURS ET LEUR DONNER LA PAROLE. NOUS NE CESSONS PAR AILLEURS DE VANTER LES VERTUS DE LA MARCHÉ POUR NOTRE SANTÉ PHYSIQUE ET MENTALE. DU 16 JUIN AU 3 JUILLET, ALAIN ET MARTINE ZIND SONT PARTIS EXPLORER LES TERRES DU SIXIÈME PAPE D'AVIGNON. ILS NOUS PROPOSENT CE GRAND BOL D'AIR ET DE SILENCE PLUS QUE BIENVENU PAR CES TEMPS D'ANXIÉTÉ ET DE RESTRICTION. QUICONQUE MARCHÉ POUR DE BON, MARCHÉ VERS SOI. SON RÉCIT PEUT AUSSI INCITER LES AUTRES À TENTER CETTE RENCONTRE. CELUI D'ALAIN ET MARTINE NOUS A DONNÉ L'ENVIE DE RETOURNER DANS CES TERRES CHANTÉES PAR JEAN RASPAIL DANS SON SPLENDIDE ROMAN *L'ANNEAU DU PÊCHEUR*. (SLOBODAN DESPOT)

Dix-sept jours à travers la France éternelle

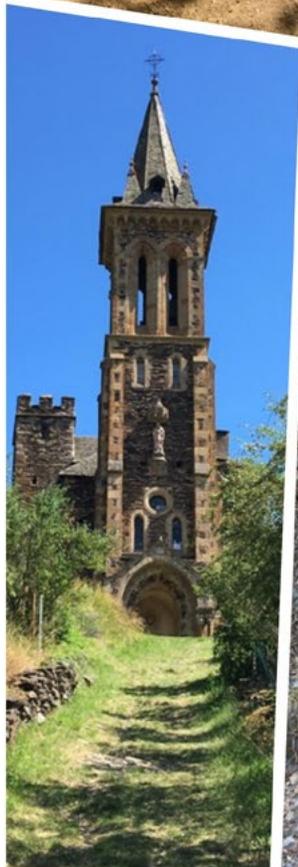
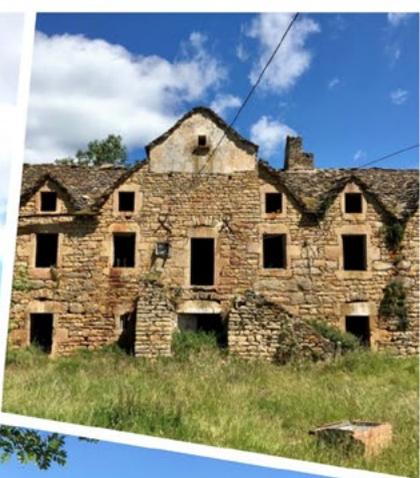
Se ressourcer loin des miasmes et de l'écume politico-médiatique: 330 km et 17 jours de marche à travers les Cévennes, de la Lozère au Vaucluse, des prairies de l'Aubrac aux garrigues du Gard dans des lieux chargés d'histoire et de spiritualité. Après cinquante années dans l'édition, j'avais fait le vœu d'effectuer avec mon épouse une longue marche, la lecture de l'excellente revue patrimoniale *Vieilles maisons françaises* nous en a donné l'idée à travers son numéro sur La Lozère et un article consacré à Guillaume Grimoard qui deviendra le 6ème pape d'Avignon: Urbain V (1310-1370) bénédictin humaniste issu d'une famille lozérienne qui a laissé de nombreuses traces architecturales entre Aubrac, Cévennes et Gard.

Un chemin a été créé voici quelques années qui permet de marcher sur les traces de ce grand homme et de découvrir sa vie et son œuvre. De Nasbinals sur le plateau de L'Aubrac à Avignon en traversant les Cévennes ce parcours entre granit, schiste et calcaire, prairies d'altitude, forêts de sapins, châtaigniers, chênes verts, oliviers, vignes et garrigues

à raison d'une moyenne de 20 à 25 km jour, permet de découvrir des paysages grandioses et variés dans une nature quasi intacte, des ensembles architecturaux très préservés: la cathédrale de Mende, abbayes et châteaux, collégiales, chapelles et ponts. Des hébergements confortables nous accueillent tout au long du parcours sans oublier quelques baignades revigorantes dans les gardons et sous le fameux Pont du Gard.

C'est un merveilleux périple qui permet de repousser ses limites physiques et de retrouver un rythme humain loin de l'accélération numérique. Réaliser cette randonnée est un véritable enchantement de paysages et de rencontres, elle permet de prendre du champ et de «remettre la pendule à l'heure».

Tout au long du voyage, des rencontres inattendues... un ex-clarinetiste de l'orchestre national belge nous accueille dans un gîte type «maison d'artiste» à Grizac, hameau perché à 1000 m d'altitude sur le mont Lozère, lieu de naissance d'Urbain V où le château a été restauré par un descendant du saint homme. Un



mas exceptionnel de calme et de bon goût, «les Cessenades» au bout du monde à Ventalon en Cévennes où Sophie et Martin nous réservent le meilleur accueil tout de gentillesse et d'attentions sans oublier de nous raconter les deux ans passés en famille à bord d'un voilier dans les Antilles. Rencontre d'un félibre ambassadeur de la Lozère et de sa femme, lointains descendants des troubadours qui à près de 70 ans parcourut les villages pour proposer des spectacles chantés et mimés. De nombreuses rencontres au bord des routes avec des personnes que le randonneur intrigue et qui souhaitent échanger sur le temps qui passe, la factrice qui nous encourage d'un coup de klaxon, les cafés qui nous rafraîchissent sous la tonnelle.

Beaucoup de lieux associatifs permettent dans ces régions désertées – la Lozère département le moins peuplé de France: 76 000 habitants, 15 au km carré – de recréer les liens indispensables aux hommes. Nous en avons bénéficié un jour ou nous cherchions un hébergement à Mialet dans le Gard. Nous entrons «Chez Mialet» Épicerie, Buvette, Restaurant, Expositions, Spectacles, tenue par une salariée permanente et des bénévoles, de charmantes dames se mettent en quatre pour nous trouver un logement chez l'habitant qui nous permettra de rencontrer Jacqueline adepte du Woofing.....dont l'accueil chaleureux dans un mas du XVIe siècle et les... confitures du petit

déjeuner hanteront longtemps nos souvenirs!

Autre expérience étonnante que celle du retour à la «civilisation agitée» à l'approche d'Avignon entre rocade, zones pavillonnaires et industrielles où le piéton n'a pas sa place et cette impression de passer du statut de randonneur à celui de vagabond... la vision des remparts et du palais des Papes nous rassèrent... le calme et la sérénité sont aussi les récompenses de cet effort qui nous recentre sur l'essentiel; les deux premiers jours de cette randonnée ont été difficiles... l'impression d'avoir 120 ans à l'étape, ensuite le rythme s'installe, stimulés par les découvertes multiples au fil du chemin nous semblons rajeunir, en un mot et pour conclure... marchons!

À PROPOS D'URBAIN V

«O grand homme, sans pareil dans notre temps et dont les pareils en tout temps sont trop rares» (Pétrarque)

«Je souhaite que les hommes instruits abondent dans l'Église de Dieu. Tous ceux que je fais élever et que je soutiens ne seront pas ecclésiastiques, j'en conviens. Beaucoup se feront religieux ou séculiers, les autres resteront dans le monde et deviendront père de famille. Eh bien! quel que soit l'état qu'ils embrasseront, fussent-ils même exercer des professions à travaux manuels, il leur sera toujours utile d'avoir étudié» (Urbain V)

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net) ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

TURBULENCES

RUSSIE · Quand les «élites» prônent l'illettrisme

Un titanesque duel s'est engagé en Russie. À ma gauche, en cardigan, foulard et moustache de morse, le grand cinéaste Nikita Mikhalkov. À ma droite, en veston serré et chemise blanche, nul autre que le puissant German Gref, directeur de la Sberbank, première banque de Russie. Dans sa revue d'actualité vidéo très suivie, *Bessogon* (Chasse-démons), Mikhalkov avait épinglé Gref pour avoir exprimé tout haut ce que la caste ultralibérale mijote tout bas: la volonté d'abrutir les masses populaires pour mieux les mater. «S'ils sont instruits, ils sont ingouvernables», s'était plaint le banquier dans un forum à St-Pétersbourg.

À quoi Gref a répondu avec désinvolture dans une interview: «Je ne le pensais évidemment pas. C'était du deuxième degré. Nikita Serguéievitch a extrait mes propos de leur contexte.»

«On peut me traiter de saligaud, mais pas d'imbécile», réagit Nikita. Et il déroule, avec une remarquable science du montage documentaire, une saisissante farandole d'aveux publics curieusement passés sous le radar des médias (où l'on voit la puissance de la mise en scène dans l'information de masse). Les propos cyniques de Gref dans leur contexte, bien entendu, mais tant qu'à faire aussi quelques autres perles de la même eau. Comme son idée que l'école était une «fabrique» de l'humanité de demain.

Fabrique? Comment l'antichambre du futur peut-elle être une fabrique? se demande Mikhalkov. Quelle vision de la société trahit l'emploi de ce mot? Et puisque Gref se prétend humaniste et propose une sélection de lectures aux cadres de sa banque, voyons un peu sa bibliothèque... Et l'on voit défiler un fatras

de méthodes d'enrichissement ou de développement à deux balles, d'essais transhumanistes à la mode, d'apologies de la prédation économique... dont pas un seul auteur n'est *russe!* Pas mal pour la banque «nationale» d'un des pays les plus instruits du monde!

C'est le paysage désolant et un peu comique d'une «élite» hors sol, interchangeable d'un pays à l'autre, animée d'une idéologie utilitaire où les valeurs ne signifient plus rien d'autre que leur équivalent «opérationnel».

C'est le dévoilement, aussi, de la prétentieuse bêtise d'un apparatchik qui, en dévoilant ses plans et mentant sans subtilité, se croit *déjà arrivé* dans le monde de la masse décérébrée et obéissante qu'il veut créer par l'école *online*.

Les causeries du vendredi de Mikhalkov atteignent des millions de vues sur l'internet. La non-rediffusion de la première enquête sur Gref par une télévision partenaire, loin d'étouffer sa chaîne, n'a fait qu'amplifier sa notoriété. La portée de cette voix solitaire dans le silence empêtré des médias dits professionnels est un indice de la mue du paysage de l'information, tout comme le cynisme grossier de la caste technocratique russe dessine le «projet» de la société globalisée de manière plus claire et plus franche que le discours des prudentes élites occidentales. On rêverait qu'un grand cinéaste français ou allemand mette à profit son intuition et son don de narration — avec une bonne équipe de documentalistes — pour étendre la «chasse aux démons» jusqu'aux rives de l'Atlantique...

- * Sur le même sujet dans l'Antipresse: «Russie · sous l'empire du tout numérique».
- * Voir aussi: une visite guidée (YouTube) de l'in vraisemblable

forteresse high-tech de Gref aux environs de Moscou. De quoi rendre jaloux les patrons de Goldman-Sachs.

LISEZ-MOI ÇA! • «**Le Soleil des morts**» de Chmeliov

Ce qu'il apporte. Ce roman autobiographique décrit, avec beauté et désolation, l'horreur des crimes commis par les révolutionnaires bolcheviques lors de la guerre civile russe de 1921. L'auteur relate le dernier séjour de la famille Chmeliov en Crimée avant que la famine et la mort ne viennent anéantir ce doux paradis. Ce livre est un long chant d'amour pour un monde qui tombe et s'éteint dans le tourbillon de la Révolution d'Octobre.

La Crimée d'Ivan Chmeliov est russe comme le Kosovo est serbe. On goûte les derniers instants d'un jardin d'Eden avant qu'il ne devienne terre de chaos et de destruction. C'est aussi le récit de l'anéantissement du «monde d'hier» qui nous fait entrer, brutalement, de plain-pied dans le XXe siècle: siècle des totalitarismes et de la terreur de masse. *Le Soleil des morts* est un sublime roman qui raconte avec nostalgie l'humanité en perte et sa grâce apocalyptique en fait l'un des plus beaux livres de la littérature moderne. Seule la foi orthodoxe, pour l'auteur, permet de redonner sens et force à l'homme contaminé par la folie et la haine des idées de 1917 mises à exécution.

Ce qu'il en reste. Ivan Chmeliov fait don à la littérature russe d'un magnifique ouvrage sur la Russie martyrisée et, par certaines de ses descriptions, peut s'apparenter à un Dante russe. Il livre un bouleversant hommage à la religion orthodoxe et à une Russie traditionnelle qui est morte ensevelie sous les décombres de la démence révolutionnaire. Thomas Mann, auteur de la préface, dira du livre qu'il est un immense chef-d'œuvre.

À qui l'administrer? Ce livre devrait

être adressé aux dogmatiques d'une pensée révolutionnaire rigide et fermée pour leur faire comprendre que les «lendemains qui chantent» se transforment la plupart du temps en crimes de masse, car le mal est dans l'homme.

Comment se le procurer? Le livre se trouve facilement dans la plupart des bonnes librairies au rayon poche. Il est disponible à la librairie le Rameau d'Or à Genève.

✧ Ivan Chmeliov, *Le Soleil des morts*, Éditions des Syrtes, 2020. Une suggestion de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

FRANCE • **Les limites de l'enfumage sont atteintes!**

Invité sur *Sud-Radio* par André Bercoff pour parler de son dernier livre, *Guérilla* (t.2) (éd. Ring), le journaliste et romancier Laurent Obertone compare la France à «un bidon d'essence qui n'attend plus qu'une étincelle».

La forme romanesque de son dernier ouvrage lui a permis, explique-t-il, d'y inclure nombre de messages «codés» fournis par son réseau d'informateurs. Il rappelle aussi les propos non dissimulés de Gérard Collomb, l'ex-ministre de l'Intérieur, estimant que «d'ici cinq à six ans la situation sera irréversible».

Jihadisation, violence explosive et territoires perdus d'un côté, escamotage, terreur du politiquement correct, pressions hiérarchiques de l'autre: le pouvoir français s'occupe à «regarder ailleurs» pendant que le pays brûle, explique Obertone.

Impensable dans les médias officiels, ce langage vrai et sans détours mérite d'être entendu et médité.

INGÉRENCE RUSSE • **La question qui tue**

Aux dernières accusations d'ingérence informatique en Grande-Bretagne, l'ambassade de Russie au Royaume-Uni s'est

contentée de répondre par une petite boucle vidéo de 26 secondes. On y voit le rédacteur d'une grande chaîne d'information poser une question élémentaire aux représentants du gouvernement. L'échange est... surréaliste.

«Quel est le pire exemple que vous puissiez citer d'interférence russe dans notre processus démocratique? Quelle est la pire chose qu'ils aient faite, à votre connaissance?»

Du côté des apparatchiks un ange passe, très lentement. Puis:

«Eh bien, euh, c'est justement la question à laquelle nous cherchons une réponse!»

Non, ce n'est pas un sketch des Monty Python! C'est une réponse officielle du gouvernement britannique.

TRIBUNE · Allons-nous durer dans l'inacceptable?

Par Philippe Roubet En cours de (re) lecture du roman *Septentrion* du regretté Jean Raspail, une phrase du chapitre IV a éveillé mon attention:

«... pour durer dans l'inacceptable. C'est justement ce que nous refusions.»

Ceci appelle, me semble-t-il, une interrogation très actuelle. Et nous, humains de 2020, jusqu'où sommes-nous prêts à nous renier et à ramper pour durer dans l'inacceptable?

La réponse suppose que nous soyons en mesure de jauger cet inacceptable. C'est, *in fine*, une question éminemment personnelle et seul chacun est capable d'y apporter sa propre réponse. Une autre condition apparaît alors. Il nous faut avoir conservé la capacité même de penser, de réfléchir, de réaliser cette intime introspection. Cela nécessite du temps et du silence. Deux nutriments de l'âme désormais aussi rares que les terres du même nom qui servent de cœur minéral à nos outils d'asservissement modernes. Car, si la volonté tyrannique d'assujettir les masses n'est pas chose nouvelle, la tech-

nologie en permet dorénavant la concrétisation, en occultant la libre pensée au bénéfice de l'émotion.

Nous tendons ainsi à n'être plus que des réceptacles d'informations et des producteurs de soupirs de compassion sur commande. Les machines, au premier rang desquelles l'antonymique «smartphone», sont rapidement devenues le principal canal d'inoculation du poison: un flot sans fin et inépuisable de bruit. Sont ainsi injectés en permanence dans notre organisme le contenu des réseaux dits sociaux et autres médias univoques. *Maxima cloaca* des temps numériques au service de la «lacrymacratie».

Sans cesse renouvelé, ce flux se vide au plus profond de nos cerveaux jusqu'à annihiler la simple volonté d'opposer une résistance. Le vide appelant le vide, nous nous enfonçons chaque jour davantage dans cette fange virtuelle, fascinés, hypnotisés. Sables mouvants du néant que nous provoquons et désirons. Le but ultime de nos nouveaux maîtres technologiques: n'avoir pour clients captifs que des «avaleurs» de datas et des producteurs de *clics* et autres *Tweets*. Certains d'entre-nous en ont cependant conscience et, dans un sursaut salvateur, parviennent à vouloir résister au sortilège. C'est ici le point de départ indispensable d'une pensée retrouvée: vouloir débrancher la perfusion létale du prédigéré et du préformaté. Résister à la «fabrique du consentement», sous-titre d'un passionnant essai d'Ingrid Riocreux (*Le langage des médias – destruction du langage et fabrication du consentement*). Les défis ne manquent pas: genuflexions et peurs obligatoires, causes à embrasser et à défendre à tout prix, y compris celui de la liberté, etc. La non-observance des rites de cette nouvelle religion vous condamnera bientôt à l'excommunication sociale et professionnelle, à une vie de reclus.

Bien entendu, tel Janus, ces outils

peuvent parfois servir à organiser et rejoindre les nouveaux maquis et d'engager la lutte, rompre l'isolement des renégats refusant l'embrigadement général. Je pense néanmoins, partageant ainsi modestement le pessimisme de Jean Raspail dans une tribune prophétique publiée il y a presque vingt ans (*Le Figaro* du 17 juin 2004), que «les carottes sont cuites» et qu'il est désormais trop

tard pour infléchir le cours de l'histoire et empêcher les maîtres des réseaux de faire taire les rebelles. Ne restent alors plus que certains individus, seuls avec leur conscience intacte, usant de libre arbitre et de pensée autonome. En sommes-nous? Merci à l'Antipresse de nous aider dans la lutte.

Toulon, le 20.VII.2020.

Pain de méninges

LE POUVOIR MAGIQUE DU CINÉMA

Un média tel que le cinéma m'a toujours fasciné. Son pouvoir de persuasion est si grand que cela en devient perturbant. De plus en plus, nous vivons dans un monde de médias. La réalité qui nous entoure est dictée par ce pouvoir, qu'il soit médiatique, virtuel ou autre. *La Conspiration des ténèbres* traite du pouvoir hypnotique d'un média particulier, le cinéma, sur l'esprit humain. Je crois qu'à travers ce roman, j'ai essayé de dire que le cinéma et tous les autres médias s'apparentent au mythe de Frankenstein. Nous les avons inventés. Maintenant, ils nous échappent, nous égarent, nous trahissent et nous manipulent...

— Theodore Roszak, «J'écris contre les dangers de la science», *Le Figaro*, 17.4.2008.

**L'ANTIPRESSE NE VIT QUE DE VOS ABONNEMENTS
& DE VOS DONNS.
FAITES-LA CONNAÎTRE AUTOUR DE VOUS!
SOUTENEZ CETTE PUBLICATION SANS ÉGALE
DANS LES NOUVEAUX MÉDIAS!
ANTIPRESSE.NET**